

J'aimerais vous parler de ce lieu où
les gens du monde entier se croisent
et partagent un foyer : leurs racines,
leurs cultures, leurs histoires et leurs
aventures de vivre à l'étranger.

MÉMOIRES DU RABOT

Neuf mètres carrés avec vue sur
Grenoble, ça devient rapidement un
refuge à l'abri du tumulte de la ville.
Tu ne t'y sens jamais seule parce
qu'il y a plein de personnes qui rêvent
dans les chambres d'à côté.

C'était un château pour
les aventuriers et les aventurières,
pas pour les princes et les princesses.



Pour monter, nous marchions à côté de nos vélos qui n'avaient pas de dérailleur. La descente était parfois épique ; une fois, je me suis retrouvé dans un tas de sable dans le virage de la chapelle de Sainte-Marie d'en Haut.

Nous nous étions liés d'amitié avec la femme de ménage et lorsque son fils était venu habiter au Rabot, nous l'avions intégré dans notre groupe d'amis : les VFVG (vieux garçons vieilles filles), nous n'avions pas vingt-cinq ans.

Pour nous divertir, nous montions régulièrement à la Bastille à pied en faisant des acrobaties par-dessus le mur qui clôturait le parc.

*

Dans les années soixante, la mode était aux cheveux relevés en énorme chignon. J'ai assisté à des batailles de petits-suisse homériques visant les chignons des pauvres étudiantes qui ne pouvaient sauver leur coiffure qu'en sortant le plus rapidement possible de la salle du restaurant universitaire.

On accédait au Rabot en voiture par une petite route étroite avec des virages en épingle à cheveux. Un jour, une grosse voiture américaine en descente avait pris un virage un peu trop court et s'était retrouvée à cheval sur le petit parapet. Les roues avant dans le vide, elle ne pouvait plus ni avancer ni reculer. Nous ne sommes pas restés pour savoir comment la voiture a été sortie de cette situation bancale.



Peut-être à la force des bras d'étudiants
compatissants ?

✱

J'ai résidé dans une chambre du bâtiment
Chartreuse, sous le passage de la cabine du
téléphérique de l'époque. Post-événements de Mai
1968 à Caen et post-Jeux olympiques d'hiver de
Grenoble, il y avait des soirées mémorables dans
les grandes chambres communes du bâtiment
Esclangon et dans les grottes des alentours.

L'un d'entre nous a écrit un livre dont les premiers
chapitres traitent de l'ambiance de notre vie
étudiante à la fin des années soixante et au début
des années soixante-dix. Récemment, j'ai fait un
pèlerinage sur les lieux de résidence étudiante.

✱

Être étudiante logée au Rabot dans le « vieux
bâtiment » : c'était un téléphone unique pour tout
le bâtiment où on criait le numéro de la chambre
quand on avait un appel ; des douches pour tout un
étage ; le rebord de fenêtre pour garder au frais le
petit déjeuner ; la remontée à pied si vous aviez raté
la navette.

C'était aussi s'entasser dans la voiture d'un copain
qui avait récupéré celle de son aîné ; écouter les
histoires sordides que nous racontaient les femmes
de ménage lorsqu'elles passaient un coup de balai



dans les chambres ; partager une pizza près du porche sur le quai.

Nous ne nous rendions pas compte que notre jeunesse dominait la ville.

*

On hébergeait les copains et les copines qui montaient au Rabot pour faire la fête. Il y avait toujours du monde au foyer en particulier pour la soirée du carnaval. On se déguisait avec ce que chacun avait dans sa chambre. Combinaison de ski, blouse de médecin, tenue de patineuse artistique, djellaba et foulard, fille en garçon et inversement : les vêtements des activités quotidiennes devenaient des tenues d'apparat.

On ouvrait la fenêtre et on voyait la ville au milieu des montagnes. Le panorama en valait la peine.

Je travaillais au restaurant universitaire deux heures par jour, car j'avais repris le job étudiant d'une amie. Avec le chef de cuisine, les cuisiniers et plongeurs, on rigolait tout le temps. Je pouvais manger gratuitement et parfois offrir aux autres étudiants ce qui allait perdre : amener des parts de pizza aux copains et copines, c'était comme une petite fête.

Pour tout le monde, c'était la solidarité avant l'amitié, parce qu'on était tous en galère.



Au restaurant universitaire, j'ai vu pour la première fois un steak haché saignant — chez moi, il était toujours servi à point. C'était comme un petit film d'horreur dans l'assiette. J'ai coupé le steak et il y a un fleuve de sang qui en est sorti et qui a imbibé les frites. Je n'ai plus jamais mangé de steak.

Une copine avait amené sa voiture d'Italie. Mais comme il n'y avait pas de montagne là-bas, cette voiture avait beaucoup de problèmes : elle avait eu une panne d'embrayage à la moitié du parcours dans le sens de la montée. Nous avions abandonné la voiture là et pris la navette.

Les ombres inquiétantes des arbres et les sons étranges des animaux dans les fourrés : faire la montée seule faisait peur à cause de l'isolement du site et parce que le chemin n'était pas éclairé la nuit.

L'isolement du site en haut des pentes avait du bon : la tension de la ville restait en bas.

Turquie, Chine, Irlande, Angleterre, Allemagne, Côte d'Ivoire, Maroc : la cuisine était un moment de rencontres où chacun échangeait sur sa tradition culinaire. On mangeait ensemble dans les parties communes ou on ramenait un peu de chaque plat dans nos chambres.

C'était un endroit très formateur où on trouvait un sens de l'accueil exemplaire.



La vétusté créait une proximité entre les personnes : on avait forcément besoin de l'autre à un moment ou à un autre, ne serait-ce que pour monter ou descendre.

✱

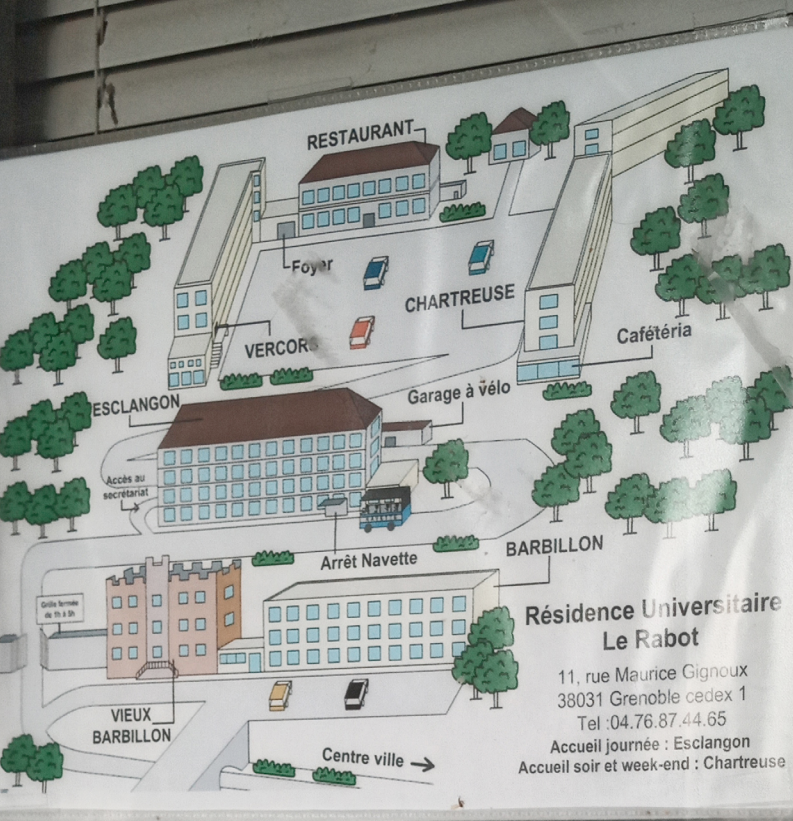
On accueillait régulièrement des curieux ou des anciens qui montaient en pèlerinage sur les lieux de leur vie estudiantine, des étoiles plein les yeux. C'était l'occasion d'une sorte de passation de mémoire. Ils se remémoraient leurs souvenirs et on partageait nos moments vécus.

Depuis les quais où on s'extirpait de la circulation. Ce porche étroit et sombre, presque moyenâgeux, était comme un passage vers une autre dimension, calme, verdoyante, en élévation.

✱

À Barbillon, l'ambiance était plutôt travailleuse, alors pour faire la fête on allait au dernier étage du bâtiment Chartreuse. Il y avait beaucoup d'Erasmus et toujours une bonne ambiance.

À l'époque de Noël, une couronne de l'avent créée par une Allemande était posée sur la table avec une nouvelle bougie allumée chaque semaine ; on mangeait du pain fait par un Chilien et des pâtes cuisinées par un Australien ; une Argentine nous apprenait des chants.



HORAIRES DU SECRETARIAT

Pour descendre, on prenait les escaliers du Musée dauphinois qui arrivent à la Fontaine au Lion : à un moment, les contremarches avaient été repeintes en rouge.

*

Je croisais des Rabotins ou des Rabotines sur le campus. Sans même se connaître, il y avait comme le sentiment d'appartenir à une communauté, juste du fait de savoir qu'on était tous et toutes là-haut.

Les chambres étaient mal isolées, on entendait tout ce qui se passait chez les voisins. Alors, parfois on discutait à travers les parois. Ou on tendait un coussin par la fenêtre pour récupérer un truc dont on avait besoin. C'était des gestes du quotidien.

Il y avait une seule ligne téléphonique par bâtiment. Quand on décrochait, on tombait sur l'agent d'accueil. Quand je ne trouvais pas le sommeil, je parlais avec lui jusqu'à ce que je m'endorme.

Quand on montait en vélo, on s'asseyait entre les voitures du premier virage et on changeait de tenue pour affronter les pentes.

Une complicité s'était installée avec l'agent d'entretien : elle nous laissait entreposer la vaisselle sale dans la cuisine alors que c'était interdit ou encore décorer les couloirs de l'étage avec des guirlandes en papier crépon.



À Pâques, j'avais disposé un œuf en chocolat devant chaque porte et j'en avais posé un pour elle aussi. Cela témoignait d'une certaine attention.

Le bâtiment Chartreuse était en face de la forêt, quand on avait fini de manger on balançait les restes organiques à travers la fenêtre le plus loin possible dans les arbres.

Quand il y avait des soirées organisées par l'ARCUR, les Rabotins du rez-de-chaussée de Vercors cuisinaient des soupes asiatiques et les vendaient depuis leurs fenêtres.

J'avais des voisins indiens avec qui j'étais devenue amie ; on parlait en anglais et je parlais mal anglais. Je me suis amélioré à leur contact et depuis j'ai conservé leur accent.

Le séjour au Rabot a été une période de libération et d'émancipation sur tous les plans : je suis devenue pleinement vivante.

L'exiguïté obligeait à sortir de sa chambre et partager la vie quotidienne avec les autres Rabotines et Rabotins.

Sur le parking, il y avait un cerisier sous lequel on se posait. C'était comme une terrasse privée avec vue. On appelait cet endroit « le toit du monde ».

Derrière le bâtiment, on faisait pousser des plants de tomates à l'abri des regards.



Et on accédait directement à ce petit jardin en passant par la fenêtre.

Il y avait un vis-à-vis des plus étonnants : dans la chambre quand on était nue, il fallait faire attention aux bulles qui passaient au-dessus des bâtiments.

En définitive, le plus grand obstacle au Rabot, c'était cette ambiance festive et communautaire où on ne vivait qu'entre Rabotins. J'ai raté mon année et j'ai décidé de m'exiler ailleurs : c'était une sorte d'autopunition.

On n'avait pas beaucoup d'argent, alors quand un ou une étudiante en Erasmus quittait la cité, on faisait les poubelles pour récupérer la vaisselle jetée.

Le dernier jour au Rabot, on était allé dormir à la belle étoile sous le préau. Et on s'était couché avec le frisson de l'interdit.

*

J'avais environ dix ans quand j'ai passé une semaine de vacances au Rabot avec ma grande sœur. Sur la porte de sa chambre, on avait fait un joli écriteau : « petites oreilles dans cette chambre : interdit aux gros mots ». Ça contrevenait aux habitudes langagières potaches du voisin qui aimait errer dans les couloirs en criant des âneries.

Un soir dans la montée, il y avait un mec bizarre derrière un mur qui faisait de l'exhibitionnisme.



*

Arrivée au bâtiment Barbillion, j'ai été accueillie par un ancien. Il a été comme un grand frère toute la durée de mon séjour.

Rouge corse, couleur mangue, vert prairie : on avait repeint les plinthes et les portes de placard en bois. Le vieux rose du mobilier des chambres nous sortait par les yeux.

Tous les cinq ans, on organise des retrouvailles avec les anciens Barbillonnais. Je me souviens exactement du numéro des chambres de chacun de mes colocataires.

*

J'avais l'impression d'habiter sur une île au-dessus des nuages. Le matin, je voyais cette énorme brume blanche que je traversais pour aller rejoindre le monde du dessous. C'était quelque chose d'irréel.

Le visionnage de films au ciné-club dans le fort influait particulièrement sur l'imaginaire. Les soirs après la projection, la remontée vers les chambres devenait plus lente et un peu effrayante. Les escaliers semblaient immenses ; les coins sombres provoquaient un sentiment d'angoisse ; le moindre craquement ou couinement faisait frissonner de peur.

*



Six mois en Erasmus, ce n'était pas assez. J'étais tombée amoureuse de cet endroit alors j'étais revenue pour finir mes études et pouvoir en profiter quelques années.

J'ai déposé mes affaires et je suis partie fouiner un peu. Il n'y avait personne. Tout était désert. La lumière du couloir scintillait et émettait un son étrange. Après une heure de recherches, je me sentais comme dans un film d'horreur. Un petit homme apparut au bout du couloir. Ses tongs grinçaient à chaque pas alors qu'il s'approchait de moi. Il avait un grand sourire sur le visage et il m'ouvrit les portes du Rabot. Je compris immédiatement que c'était un lieu magique dans la ville.

Chaque bâtiment était une expérience différente où on rencontrait des personnes très singulières.

Au deuxième étage de Vercors, on avait l'impression de rejoindre une communauté hippie.

L'un allongé au milieu du couloir jouant de la musique *ambient noise* ; l'autre, cuisinant une énorme tortilla pour tout le monde ; un groupe de jeunes filles chantant tout sourire... Tout cela créait une belle harmonie qui résonne encore dans ma mémoire.

Je repense aux Rabotines et Rabotins que j'ai connus quand j'ai besoin de retrouver un certain sentiment de liberté.



Habiter au Rabot permettait de vivre le moment présent, avec une certaine lenteur, sans expectative.

Rester allonger la nuit tombée dans les herbes hautes à regarder les étoiles. Contempler la ville lumineuse, en silence depuis la pénombre de la chambre. Descendre le petit chemin dans le bois comme si on était dans un conte des fées. Dormir avec cinq ou six amies dans une chambre de neuf mètres carrés.

Le Rabot me rappelle sans cesse qu'on peut vivre pleinement avec très peu.

✱

On avait un groupe baptisé « Le Gang ». On montait des canulars en créant de faux phénomènes paranormaux et en répandant des rumeurs. Puis, on proposait d'enquêter dessus pour les résoudre.

✱

Derrière le bâtiment Chartreuse, il y avait cette ancienne chapelle transformée en gymnase et dans laquelle on jouait au badminton : ouverte aux quatre vents, il y faisait aussi froid qu'à l'extérieur.

✱

C'était la résidence la moins chère de Grenoble. Je logeais dans le bâtiment Esclangon.



Le logement était sommaire, mais j'avais construit une mezzanine ce qui doublait la surface de la pièce.

Une fois le loyer payé, il ne restait pas grand-chose pour se nourrir. Avec mes camarades de l'étage, nous partagions régulièrement des grandes plâtrées de pâtes agrémentées des sauces du resto U.

*

Le Rabot, c'est un bout de campagne dans la ville : un petit coin de paradis.

La complexité de la gestion du site est liée à sa situation. C'est la cité universitaire du Rabot qui a la charge d'amener l'eau par un système de pompes qui est ensuite redistribuée au Musée dauphinois et aux autres bâtiments en construction en contrebas.

Les choses étaient plus ouvertes avant. Il y a eu une période de vie intense lorsque les anciennes collègues travaillaient au Restaurant. Il y avait repas matin, midi et soir. Cela créait un mélange entre les étudiants au réfectoire. Mais la nouvelle directrice a dû imposer des restrictions pour des questions de sécurité : la fermeture du gymnase et du foyer qui auraient coûté trop cher à restaurer.

On vient au Rabot soit parce qu'on a pas le choix soit parce qu'il y a une histoire derrière. C'est un lieu de bouche à oreille ; les parents sont venus, leurs enfants ont repris la même chambre quand ils sont venus faire leurs études.



Ici, tout est collectif, c'est sûr que cela peut être un peu rude pour des étudiants qui ont l'habitude d'avoir des usages privatifs et un peu de confort.

✱

J'étais allé au Rabot sans trop savoir où je mettais les pieds. Après la montée sous le cagnard avec mon énorme sac à dos, j'avais l'impression que j'allais vivre un enfer toute l'année. Heureusement, un comité d'accueil m'attendait : « Tu es là pour faire des études ou pour faire la fête ? »

Il y avait deux cycles de renouvellement : au début du premier semestre, il y avait ceux qui partaient parce que c'était la fin de leurs études, ceux qui déménageaient parce qu'ils souffraient de la montée ou qui parce qu'ils n'arrivaient pas à s'intégrer dans la communauté ; ensuite, il y avait ceux qui arrivaient au début du second semestre, les Québécois par exemple.

Le temps s'accélérait, on devenait un ancien au bout de quelques cycles. À partir d'un moment, on faisait partie des murs. Les nouveaux qui arrivaient chaque année nous demandaient de leur raconter l'histoire du Rabot.

Avant un festival, une enseigne avait été installée contre la paroi de la porte fortifiée. Pendant un mois, un ami descendait tous les jours en rappel pour procéder au décompte en changeant une affichette dans un compartiment de l'enseigne.

5 1 8

Tous les matins, il y avait un petit vieux qui montait en vélo allongé avec son chien et qui escaladait un mur de la Bastille.

En grimpant un peu et en s'enfonçant dans la forêt, on longeait le rempart et il y avait un muret à escalader qui permettait d'accéder au jardin du Musée dauphinois.

On était très proches de l'équipe de l'administration et on a beaucoup eu de rancœur à voir les personnes à l'accueil souffrir des injonctions à la rentabilité imposées par la nouvelle directrice jusqu'à tomber en dépression.

À un moment, le CROUS a perdu son contrat avec son fournisseur Internet qui était assez prohibitif pour les étudiants. Il y a eu un flottement à l'issue de la résiliation pendant laquelle il n'y avait plus d'accès Internet au Rabot. C'était problématique : pas de possibilité de payer son loyer, pas de recherche d'informations pour les études, pas de streaming. Des étudiants ont monté un réseau pirate appelé « Résine » pour ramener du réseau avec des routeurs depuis la vallée à un prix plus abordable.

Des banderoles avaient été suspendues aux murailles parce que la nouvelle directrice de l'époque ne voulait pas répondre aux revendications des étudiants : elle refusait le dialogue. Lors d'une fête qu'on avait organisé au pied du bâtiment où elle habitait pour lui mettre la pression, on avait pointé des lasers disco sur sa fenêtre en protestation.



J'avais écrit une pièce de théâtre où le personnage principal, après avoir reçu une lettre, se refermait sur lui-même et décidait de construire une forêt dans son appartement. L'enjeu de la scénographie était de matérialiser cette forêt au fur et à mesure que le récit avançait. Nous avions fabriqué les éléments de décor en investissant tout le foyer de manière clandestine.

Il y avait une légende comme quoi il se passait des réunions étranges dans la poudrière en haut derrière les bâtiments ; on retrouvait des bougies fondues au matin. Il y en avait une autre selon laquelle des personnes se baignaient la nuit dans la cuve d'eau qui se trouvait dans un petit bloc à part et qui fournissait tous les bâtiments.

Quand on montait en hiver, on avait vraiment l'impression d'être dans le jeu vidéo *Skyrim* : les Grises-Barbes vivaient en ermite en haut de la colline baptisée « Haut-Hrothgar », près d'un château qu'occupait un dragon.

Pendant cinq années, chaque semaine à sa sortie on regardait ensemble le nouvel épisode de *Game of Thrones* dans la bibliothèque parce qu'il y avait un super système son.

Un matin, un amoureux était venu de Nancy avec des croissants et des fleurs pour surprendre son amante, mais il l'avait trouvée dans les bras d'un autre. Énervé, il avait fait des trous dans la porte de la chambre.



Dans la fourchette de temps entre la fermeture du foyer et l'ouverture de la cafétéria, on avait investi une petite terrasse à laquelle on accédait par une porte dérobée qu'on avait crochétée. On faisait régulièrement des barbecues, guitares et feux de camp avec une cinquantaine de personnes. Il y avait des étudiants de partout.

Pour tromper l'ennui, on inventait des jeux : on transformait les couloirs en ventrigrisse avec de l'huile de cuisson ou on jouait au « couchon », une sorte de tennis avec un bouchon en liège.

J'avais un voisin allergique au bruit, il frappait dans la cloison même quand j'éternuais, ça en devenait maladif. Alors pour me venger, j'avais orienté une colonie de fourmis qui était devant ma porte vers la sienne en utilisant du sucre et de l'huile essentielle de menthe poivrée.

L'administration était très compréhensive au regard de la précarité des étudiants. Par exemple, elle acceptait qu'on ne paie pas notre loyer pendant plusieurs mois en attendant qu'on touche nos bourses. Ou on pouvait rester après la fin de nos études du moment qu'on payait le loyer et tant qu'il y avait des chambres vides. Elle faisait tampon avec la direction et à la fin de l'année tout rentrait dans l'ordre. Je n'aurais jamais pu faire mes études sans cet appui de l'équipe administrative.

Un ancien étudiant qui voulait se trouver un terrain pour vivre en autonomie avait transformé un recoin derrière Vercors en jardin partagé.



Il s'en servait comme base d'expérimentation à petite échelle. Il avait fait pousser un petit potager et mis en place un compost.

Les histoires changeaient à mesure qu'on les racontait. Il y avait une passation de mémoire qui s'opérait d'une génération à l'autre de sorte qu'on relatait aussi aux nouveaux ce qui s'était passé avant qu'on arrive.

Avec les expériences associatives et créatives, un réseau de personnes s'est construit au Rabot qui continue d'exister aux quatre coins de la France.

✱

Ma première impression en arrivant : un choc quand j'ai réalisé que ma maison allait être en haut d'une montagne.

Il y avait une très forte sensation de communauté comme si le Rabot était une grande maison, une famille presque. C'était même un peu intimidant.

Quelque chose de très marquant : l'aide et le partage spontanés avec des personnes qui venaient du monde entier. On pouvait frapper à la porte de l'autre à n'importe quelle heure pour demander n'importe quoi.

Pour Noël, chacun avait cuisiné une spécialité de son pays et on les avait mises en commun.



C'est ce lien particulier qui existe dans la communauté qui m'a convaincu de rester au Rabot pendant la pandémie.

J'ai vécu au Rabot pendant le premier confinement. Le confinement dans un lieu déjà isolé accentuait la solidarité déjà présente. J'ai récolté des témoignages sonores des étudiants étrangers avec qui j'ai partagé cette expérience et j'ai créé un spectacle à partir de leur récit.

Le Rabot m'a permis de rencontrer des personnes avec lesquelles je suis encore en lien aujourd'hui ; les amitiés les plus fortes que j'ai créées, c'était soit des gens que j'ai rencontrés au Rabot, soit des anciens résidents. Tu faisais partie du groupe.

Habiter en haut avec cette route, particulièrement en hiver avec la neige et la boue, c'était un petit sacrifice. Mais c'était une petite récompense d'avoir cette vue privilégiée sur la ville, malgré la vétusté des installations. Le terrain nous appartenait, on était les maîtres des lieux.

Les communs — douches, sanitaires et cuisine — amenaient des croisements parfois embarrassants, mais créaient une forme d'intimité qu'on ne partage d'habitude qu'avec les membres de sa famille.

Un son : le bruit des personnes qui frappaient aux portes résonnait dans les couloirs.



Il y avait toujours des personnes que tu ne connaissais pas pour t'aider à monter tes affaires en haut de la colline. Et d'autres personnes qui étaient là pour fêter ton anniversaire, même pendant le confinement.

✱

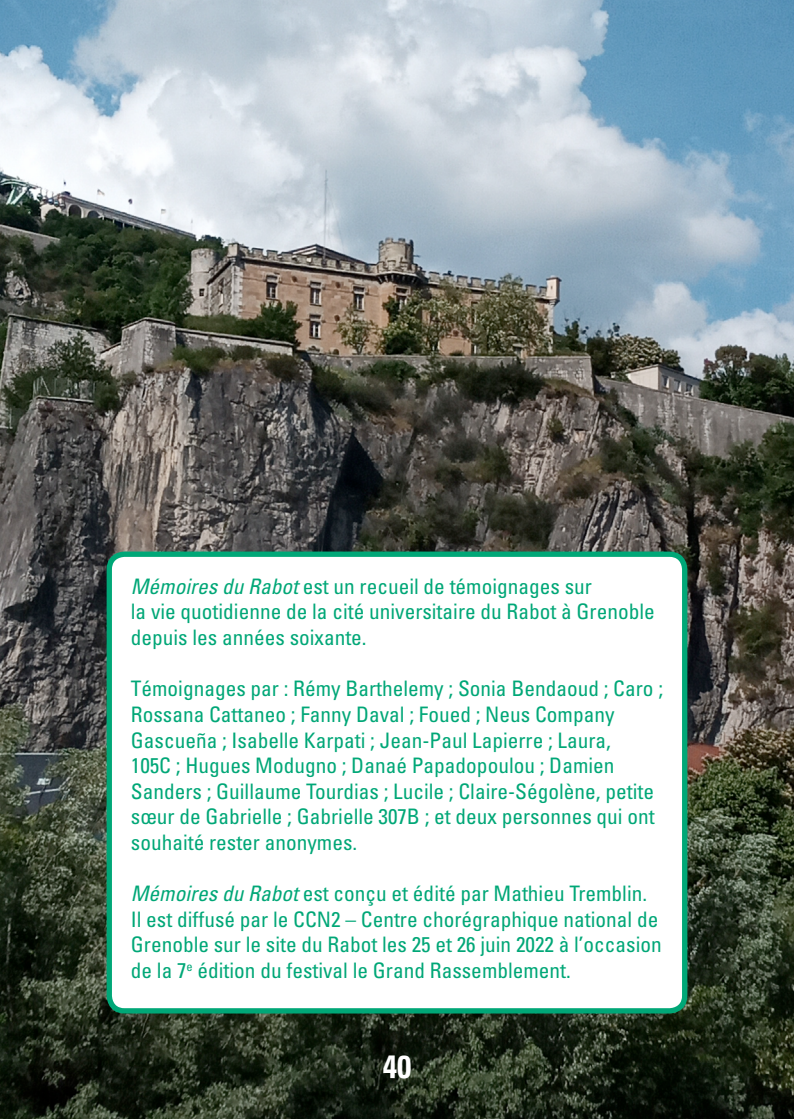
Pendant le confinement, j'avais une double casquette : à la fois un rôle social — je devais faire le lien —, mais je devais aussi faire la police des mœurs et des masques.

Avec les restrictions, on avait l'impression d'être laissé pour compte. Ce qui faisait les qualités du Rabot d'habitude devenait un obstacle à son fonctionnement. L'isolement choisi et assumé devenait subi : un surislement.

Les limites étaient redéfinies. De « la résidence, c'est chez vous » à « la chambre, c'est chez vous ». Il fallait se masquer pour assouvir les besoins primaires dans les communs.

Depuis en bas, on avait une vision un peu triste et un peu glauque du Rabot qui changeait quand on arrivait en haut : on s'appropriait naturellement les lieux en quelques jours.

La singularité du site du Rabot pose la question de l'autogestion et induit une cohésion d'équipe assez rare.



Mémoires du Rabot est un recueil de témoignages sur la vie quotidienne de la cité universitaire du Rabot à Grenoble depuis les années soixante.

Témoignages par : Rémy Barthelemy ; Sonia Bendaoud ; Caro ; Rossana Cattaneo ; Fanny Daval ; Foued ; Neus Company Gascueña ; Isabelle Karpati ; Jean-Paul Lapierre ; Laura, 105C ; Hugues Modugno ; Danaé Papadopoulou ; Damien Sanders ; Guillaume Tourdias ; Lucile ; Claire-Ségolène, petite sœur de Gabrielle ; Gabrielle 307B ; et deux personnes qui ont souhaité rester anonymes.

Mémoires du Rabot est conçu et édité par Mathieu Tremblin. Il est diffusé par le CCN2 – Centre chorégraphique national de Grenoble sur le site du Rabot les 25 et 26 juin 2022 à l'occasion de la 7^e édition du festival le Grand Rassemblement.